



Philadelphie, 1797.

Les lumières s'allumaient aux fenêtres de la ville de Philadelphie. Le crépuscule tombait de plus en plus tôt, l'hiver s'en venant. On apercevait encore quelques piétons hâtant le pas afin de s'en retourner dans leurs logis. Une auberge drainait deux ou trois solitaires, attirés par le son d'un violon jouant une gigue. Cependant, un homme contrastait dans ce cadre paisible. Il surveillait la sortie de l'auberge, dissimulé par une charrette. Lorsque sa cible émergea de l'établissement, il quitta son abri et, rattrapant l'individu, lui murmura rapidement quelques mots à l'oreille.

- Je suis Titus. Suis-moi, nous avons à parler.

Sur ces mots succincts, il s'engagea dans une ruelle sombre et sale et, sans même regarder si son interlocuteur le suivait, regagna rapidement une maison cossue, dans Elmer street.

- Tu vas te marier, Julia, que tu le veuilles ou non ! Je suis ton père, je sais ce qui est bon pour toi. Tu devrais déjà être mariée depuis au moins trois ans ! Tu verras, tu me remercieras plus tard. Cependant, je veux bien comprendre que ton cœur ne porte pas vers celui que j'ai choisi pour toi. Hiram Fletcher ferait pourtant un fort bon époux. Mais comme je suis un père moderne, ouvert à ses enfants, je veux donc bien considérer tes choix. Je suppose que, comme toutes les jeunes filles, tu dois bien soupirer pour un ou deux jeunes hommes ? Tu as jusqu'à demain pour te décider. Si tu ne me proposes personne avant demain soir, 21h, j'annoncerai tes fiançailles avec l'homme de mon choix, au cours du bal donné par ta tante ! termina James Anderson en donnant un coup de point sur la table.

Julia regardait son père, la cuillère en l'air depuis le début de la tirade de celui-ci, les yeux ronds. Le sujet de son possible mariage revenait régulièrement dans les discours de son père, mais jamais encore il ne lui avait imposé d'ultimatum, et encore moins un candidat. Surtout Hiram Fletcher. Un puritain aux mœurs droites, bien nanti, mais aussi réjouissant qu'une leçon de grammaire latine.

- Euh... Hiram Fletcher ou un autre, ai-je une troisième option ? Enfin, Père, vous savez bien que je ne veux pas me marier. D'ailleurs, qui s'occupera de Simon et de vous si je me marie ? Lorsque mon frère reviendra, il se rangera à mon idée. Je ne veux pas me marier. Que connais-je du véritable caractère d'un prétendant ? Comment saurai-je qu'il m'aime vraiment ?

Devant l'air excédé de son père, qui levait les yeux au ciel, Julia se leva et, reposant sa serviette sur la table, elle sortit en serrant les poings. Dans le hall d'entrée, elle hésita. Jetant un coup d'œil vers la salle à manger, elle vérifia que son père ne l'avait pas suivie. Hâtant alors le pas, elle traversa la pièce, attrapa un châte oublié sur une chaise et sortit de la maison.

L'heure n'incitant pas à la flânerie, elle courut vers la maison de sa tante, à Society Hill. En passant devant l'Auberge de l'Invincible, elle ralentit, le souffle court. S'arrêtant brusquement, elle s'appuya contre le mur, essoufflée. Tout en reprenant sa respiration, elle



regarda si son père ou un valet l'avait suivie. Elle ne vit personne qui parût s'intéresser à sa présence. Promenant distraitement son regard, elle remarqua un beau jeune homme. Celui-ci avait les yeux braqués sur la porte de l'auberge. De loin, Julia trouva son regard fascinant. Toutefois, la déclaration pro-matrimoniale de son père gâchait son plaisir à regarder ce bel homme. Avec un soupire de déception, Julia repartit vers la demeure de sa tante, essayer de plaider sa cause.

- Je dois entrer dans la maison Henning. A n'importe quel prix. Il faut que je retrouve ces papiers. L'avenir de notre pays est en jeu, Alouette ! Si nous avons pu savoir que les papiers ont été cachés par Stoner dans cette maison juste avant que nous l'abattions, d'autres ont pu l'apprendre également. Il nous faut un plan pour les récupérer. Comment puis-je m'introduire dans cette demeure ? Est-elle bien gardée ? demanda Titus, l'air soucieux.

- En ce moment, elle est occupée. Mais les Henning vont donner une grande réception demain soir. Je peux t'y faire inviter. Une fois là-bas, tu n'auras qu'à chercher pendant que les invités dansent. Mais Titus, soit prudent, le bal devrait être le point de ralliement de tous les espions dont les pays ont une dent contre l'Angleterre, et ils sont nombreux, répondit Alouette. Bon, je t'enverrai une invitation, à quel nom dois-je la faire établir ?

- Au mien : William Sheffield, comte de Lansfield. Personne ne me connaît sous mon véritable nom. Titus n'est qu'une ombre sans visage. Personne ne le reliera à un noble anglais venu établir des relations commerciales.

Toute la belle société de Philadelphie se préparait pour le bal de la soirée. Arrivée de bonne heure chez sa tante pour l'aider à veiller aux derniers préparatifs, Julia terminait de se préparer. La journée avait passé très vite, entre l'organisation du bal et les nombreuses tentatives de solution élaborées par les deux femmes pour éviter à Julia d'épouser Hiram Fletcher. Cependant, si le bal serait sans doute une réussite, les plans anti-matrimoniaux de Julia étaient tous plus ou moins catastrophiques. Pour l'heure, sa tante l'avait dissuadée de partir s'engager comme matelot sur le port -après s'être déguisée en garçon. Par contre, elle avait essayé de lui trouver un fiancé convenable, qui pourrait consentir à des fiançailles rompues aisément. Néanmoins, le choix était fort restreint. Julia, voulant tout de même que son père crût son histoire, avait éliminé les ivrognes, les coureurs de dot, les joueurs et les vieux barbons. En fin de compte, il ne lui était resté que trois candidats. Le premier était en mer depuis 18 mois, et ne pouvait donc pas être l'objet de sa flamme. Le second était un militaire, fort sympathique, mais qu'elle connaissait peu. Le troisième, enfin, était l'un de ses meilleurs amis, en fait son voisin depuis qu'elle était enfant. Il ne refuserait sans doute pas de l'aider, surtout que ces fausses fiançailles le délivreraient des attentions d'un certain nombre de demoiselles à marier et surtout de leurs dragons de mères, contre qui St Georges eût dû déclarer son impuissance !

- Je crois que James va être l'heureux élu. Après tout, depuis le temps que nous nous connaissons, Père doit bien s'attendre à quelque chose, non ? déclara Julia.

- J'ai invité les Gaynes au bal de ce soir. Tu pourras parler à James avant l'annonce de ton père. Tu te serviras du bureau de ton oncle, sinon, tu ne pourras jamais trouver un endroit tranquille. Tellement d'invités se sont rajoutés à la dernière minute ! Figure-toi que j'ai dû inviter toutes les filles Cunnigham pour garder l'équilibre. La plus jeune n'a pas quinze ans !



Ah, ton oncle devrait apprendre à refuser toutes les demandes de ses associés. Allez, lève-toi, tourne sur toi même. Ta robe est parfaite. Tu es si jolie. Tu me rappelles ta mère lors du bal où elle a rencontré ton père. Quand je pense qu'elle était déjà fiancée, à l'époque. Ah, ce fut un véritable scandale, mais si romantique ! sourit Sophia Henning, tout en piquant une fleur dans les cheveux de sa nièce. Bien, les premiers invités ne vont pas tarder à arriver ! Rejoins-moi dans l'entrée, nous allons tout inspecter une dernière fois.

Un orchestre jouait tranquillement dans un coin de la salle de bal. Les invités conversaient dans le salon, ou bien s'agglutinaient près du buffet des rafraîchissements. Le dîner devait être servi un peu plus tard dans la soirée, tous les invités n'étant pas encore présents. Julia, dans l'entrée, aperçut Victoria Gaynes, la jeune sœur de James, accompagnée de ses parents. N'apercevant pas James, elle se précipita vers Victoria, et, la saisissant par le bras, l'amena doucement dans un coin reculé de la pièce.

- Vicky, où est James ? Ne me dis pas qu'il ne vient pas ce soir ! Pour une fois qu'il fallait absolument qu'il soit là ! Oh, dis moi qu'il arrive ! Qu'il s'est arrêté pour admirer les fleurs du jardin, demanda Julia d'une seule traite.

- Il est malade, répondit Victoria, fort étonnée. Il a attrapé un rhume et doit garder le lit pour deux jours. Une simple précaution, ajouta-t-elle. Que lui voulais-tu, demanda-t-elle ?

- Rien, répondit une Julia complètement découragée. Il devait me servir d'alibi. Je sens que je vais aller prendre une pause, de préférence très longue et bien solitaire. Je ne supporterais pas de croiser Hiram Fletcher ! lança-t-elle en quittant son amie éberluée.

Pendant ce temps, William venait d'entrer, escorté par un influent marchand qui était persuadé d'avoir affaire à un futur partenaire commercial. Dès lors, il n'avait qu'une seule idée en tête, et William dut le semer en employant des ruses dignes d'un éclaireur dans le camp ennemi. Pour ce faire, il traversa une meute de commères jacassantes, plongea derrière un géant qui scrutait la foule, et lui fit un bon abri tandis que le marchand le cherchait vainement des yeux. Il allait s'en aller quand son sauveur se retourna vers lui et éclata doucement de rire.

- Vous m'en devez une, mon vieux ! Je viens de sauver votre soirée ! Je suis le Colonel Anderson. Vous êtes ?

- William Sheffield. Enchanté de faire votre connaissance. Surtout que vous venez de me sauver. Dire que je pensais passer une soirée tranquille. Autant pour moi.

- A qui le dites-vous ! Je suis le père de deux enfants. Cela fait 25 ans que j'ai arrêté de passer des soirées tranquilles. Enfin, mon gars est en voyage, et ma fille sera bientôt mariée. Je vais être tranquille. Trop tranquille, soupira-t-il. Ah, vous ne connaissez pas les tourments d'un père. Je ne veux que le meilleur pour ma fille, mais elle refuse son prétendant le plus sérieux. En désespoir de cause, je lui ai permis de me présenter l'homme de son choix. Qui sait qui elle va choisir ? Je ne veux que son bonheur ! N'ayez jamais d'enfant monsieur, vous vieillirez beaucoup moins vite!

Sur ces paroles désabusées, vite démenties par un grand sourire, le Colonel Anderson quitta William pour se diriger vers son hôtesse, sans doute pour demander des nouvelles de sa fille. Quant à William, le champ enfin libre lui donna l'occasion de désertir la salle de bal pour aller chercher les papiers pour lesquels il était venu.



Il commença tout d'abord par retourner le bureau d'Henning. Il y a 20 ans, ce traître de Stoner n'avait dû avoir accès qu'à quelques pièces. Parmi celles-ci, le bureau était la plus probable. Après une fouille en règles, il dut se rendre à l'évidence. Nul papier n'avait été caché dans cette pièce, mis à part des papiers personnels, tels un testament, des titres de propriété et quelques actes notariés. Et encore, leur cachette tenait du ridicule, derrière un tableau de la maîtresse de maison. William, en soupirant, remit les papiers en place et sortit du bureau, après avoir soigneusement vérifié qu'il n'y avait personne dans le couloir. Sa prochaine cible était la bibliothèque. Il repéra la porte suivante, qu'il ouvrit doucement. Risquant sa tête à l'intérieur, il se retrouva dans un placard à balais. Refermant en souriant, il alla ouvrir la suivante. Étant la bonne porte, il entra et, après avoir vérifié qu'il était seul, commença à sonder les murs de la pièce, à retourner les coussins et les tapis. Saisissant un coupe papier, il retira les boiseries de la fenêtre. Ensuite il entreprit de retirer les livres des étagères. Un nuage de poussière s'échappa des rayonnages, le faisant tousser. Il toussait tellement qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir. Abandonnant les étagères, il alla vers la cheminée, et entreprit de jouer avec le manteau. Soudain, il sentit un tiroir secret céder sous ses doigts. Avec un cri de triomphe, il sortit les papiers jaunis de leur cachette. C'est alors qu'il entendit un petit bruit derrière lui. Les bras croisés, une jeune fille le regardait d'un air menaçant.

- Qui êtes-vous et que faites-vous dans la bibliothèque de mon oncle ? Vous avez intérêt à répondre rapidement, et d'une honnête façon, Monsieur ! articula Julia d'un ton menaçant, prenant une pose défensive. Vous ne sortirez pas d'ici sans me l'avoir dit !

Le souffle coupé par cette interruption, William regardait la jeune fille, la mine éberluée.

- Je ne suis pas un voleur. Je suis venu récupérer des papiers m'appartenant. Ce sont des documents qu'un traître avait cachés pendant la guerre chez votre oncle pour le compromettre. William, passé maître dans l'art de travestir la vérité, raconta son mensonge d'un air convaincu, l'œuf vif et franc.

- Donnez-moi ces papiers, Monsieur ! Que je voie ce que c'est ! Vous dites que vous ne cherchez qu'à éviter une possible compromission pour mon oncle ? Vraiment ? En quoi cela vous regarde-t-il ? D'après ce que je vois, vous n'êtes pas mon oncle. Vu votre âge, vous ne devez pas non plus être ce «traître» que vous mentionnez fort aisément ! Cependant, si vous me remettez ces papiers, et faites ce que je vous dis, je ne vous dénoncerai pas à mon oncle.

Julia regarda franchement William dans les yeux, tout en lui prenant les papiers des mains. Elle avait reconnu l'homme aperçu la veille en allant voir sa tante. De près, il était encore plus beau, ses yeux clairs, francs et alertes, ses cheveux châtain foncé légèrement ébouriffés. Néanmoins, il paraissait tendu. Julia lut dans ses yeux le sérieux de sa mission. Ce n'était pas un voleur. Mais que faisait-il dans la bibliothèque de son oncle, à chercher des papiers ? Si son histoire était vraie, ces papiers devaient sans doute être britanniques, son oncle étant un farouche indépendantiste, tout comme son père. Donc ce bel inconnu était anglais. Mais était-il pour autant un ennemi de sa nation ? La guerre était finie, après tout. La jeune fille, convaincue par William, décida soudainement d'un plan. Puisque James, en opportuniste patenté qu'il était, avait décidé que le jour était parfait pour tomber malade, elle allait lui trouver un remplaçant. Et qui de mieux que ce séduisant gentleman -presque-cambrioleur ? Se tournant vers lui elle lui demanda, tout en lui prenant le bras et en commençant à le tirer vers la porte :

- Quel est votre nom ? Êtes-vous marié ?

- Je m'appelle William Sheffield, à votre service, mademoiselle. Je suis célibataire, Dieu merci !



- Eh bien considérez-vous comme fiancé, jusqu'à ce que mon frère revienne !

Sur ces mots convaincus, un bruit résonna légèrement dans la pièce. La porte s'entrouvrait furtivement. William saisit à bras le corps Julia et se précipita derrière les lourdes tentures qui cachaient les fenêtres. Il s'appuya contre le mur et bâillonna Julia d'une main, tandis qu'il la plaquait contre lui de l'autre.

Julia sentait un souffle chaud contre son oreille. La respiration haletante, elle entendit la porte se refermer et un pas s'avancer en direction des étagères.

- Ne bougez pas, mademoiselle, il y a un intrus dans la pièce. Ne nous faites pas démasquer ! Au fait, quel est le nom de ma charmante fiancée ? demanda-t-il en écartant légèrement sa main de sa bouche pour caresser du bout de son pouce le contour de son menton, la faisant doucement tressaillir à son contact.

- Je m'appelle Julia Anderson. Mon père veut me marier à un... humph ! Et il dit qu'il ne veut que mon bonheur ! Je ne me marierai pas avec cet individu ! Il faut donc que je me trouve un fiancé, pour avoir de longues, très longues fiançailles. Enfin, au moins jusqu'à ce que mon frère Matthew revienne. Il saura convaincre mon père de renoncer à cette idée ridicule. Parce que je suis une femme, il faudrait absolument que je me marie ! termina-t-elle, les yeux furibonds.

William sourit dans le noir. Il cala la tête de la jeune fille contre son épaule et serra sa taille plus solidement, pour la calmer. Dans la pièce, on entendait des bruits assourdis. Soudain, des jurons retentirent, faisant hausser les sourcils de surprise à William. Quelle était la probabilité qu'un invité de ce bal, premièrement, soit dans une pièce privée, secondement, fouille cette pièce, et enfin, jure en russe ? Un espion du tsar ! William fronça les sourcils, se demandant combien de pays étaient au courant de l'existence de ces papiers. L'espion continuait de fouiller la pièce, en faisant attention à ne rien déranger. Soudain, ils entendirent ses pas se rapprocher de leur cachette. Julia se blottit plus encore contre l'épaule de William. Le temps semblait suspendu. Elle ébaucha un geste et caressa d'une main hésitante sa joue. Il pencha la tête et l'embrassa d'un geste vif.

Le claquement de la porte les interrompit. L'espion quittait la pièce. Un soupir de soulagement échappa à Julia. Elle se détendit contre William. Celui-ci desserra sa taille et, l'enlaçant doucement, il écarta les rideaux pour les laisser passer. La pièce était éclairée par une lampe à huile oubliée. Ils traversèrent la bibliothèque. Julia ouvrit doucement la porte et glissa la tête dans l'ouverture, vérifiant qu'il n'y avait personne. Saisissant alors la main de William, elle sortit dans le couloir. En passant devant le bureau, ils entendirent un sifflement. William sourit en reconnaissant un air de Mozart.

- Nous avons bien fait de quitter la bibliothèque, elle aura d'ici peu un autre visiteur. Autrichien celui-là.

Ils arrivèrent dans la salle de bal. Les gens commençaient à s'agiter, signe certain que le dîner n'allait pas tarder à être servi. Julia, tenant toujours William par la main, le mena jusqu'à un groupe près de la cheminée. Parmi ceux-ci, il reconnut le Colonel Anderson, son rempart contre les marchands impétueux. Un doute naquit dans son esprit. Anderson. Y avait-il beaucoup d'Anderson à Philadelphie ? La fille du Colonel Anderson ? Était-ce Julia ? William, en proie à un sentiment inconnu, se sentit pris dans un tourbillon d'événements échappant totalement à son contrôle. Il était pourtant habitué à tout diriger, à être derrière les décisions. Après tout, ne faisait-il pas partie de l'élite de l'espionnage britannique. Il était Titus. Une ombre sans visage. Mais que faisait-il là ? Il avait réussi sa mission. Il aurait dû assommer Julia et repartir aussitôt vers l'Angleterre, avec les papiers en sécurité. Quelque chose l'en avait empêché.



- Père ! Je te présente mon fiancé, William Sheffield. Bon, tu peux prévenir Hiram Fletcher que je ne suis plus libre. Mon cœur est brisé à l'idée de lui faire de la peine, mais je suis certaine qu'il s'en remettra. Bon, va-t-on manger ?

Sa tirade laissa son père bouche bée. Il glissa un regard stupéfait à William, lequel avait les yeux dans le vague.

- Monsieur ! Vous voulez épouser ma fille ? En êtes-vous seulement digne ? Où l'avez-vous rencontrée ? Que faites-vous comme métier ? Aurez-vous les moyens d'entretenir un ménage ? Mais surtout et avant tout, l'aimez-vous ?

- Père ! Ne tarabuste pas William ! Évidemment que William m'aime. Et je l'aime également ! Sinon il aurait reçu une gifle comme réponse à sa demande en mariage.

Cette réponse passionnée fit lever le sourcil droit de William, et écarquiller les yeux de son supposé - futur- beau-père.

- Tu l'aimes, explosa-t-il ? Et tu ne m'en as jamais parlé avant ce soir ? Et vous ! tonna-t-il en se tournant vers William. Vous auriez pu m'en parler ! Je n'ai pas souvenir que vous m'ayez demandé sa main par ailleurs !

- Je n'en ai pas eu le temps. Je viens juste de rentrer de voyage, improvisa rapidement William. J'ai fait ma demande en mariage en arrivant. Je voulais seulement m'assurer des sentiments de Julia avant de vous entretenir de ce projet, fort important pour moi.

Le colonel Anderson le scruta d'un air dubitatif. Puis, regardant sa fille d'un air tout autant sceptique, il soupira lourdement. Il saisit celle-ci par les épaules et, se tournant vers William, lui fit signe de les accompagner. Il se dirigea alors vers sa belle-sœur et se planta devant elle, l'air furibond.

- Que lui avez-vous mis dans la tête, ma chère amie, lui demanda-t-il en grinçant des dents, le ton assourdi, dans une tentative de garder son calme devant un parterre d'invités. Il agrippa alors William par la nuque, d'une main de fer, et l'attira près de lui dans un geste apparemment amical. Qui est cet homme ? reprit-il. Il pourrait être un espion de la couronne, pour ce que j'en sais !

- Papa ! chuchota Julia, l'air outragé. La guerre est finie ! Et rappelle-toi, on a gagné. Et eux ont perdu. Donc, le fait que William soit anglais n'est pas important. C'est même plutôt triste pour lui ! Le pauvre...

Devant l'échange qui s'en suivit sur l'inaptitude de l'Angleterre à gagner une guerre, William leva les yeux au ciel, et alla se servir, sans qu'aucun des antagonistes présents ne s'en aperçoive, un grand verre de punch qu'il avala d'un coup. Retournant, son verre vide à la main, près de sa belle et de son père, il lança un rapide coup d'œil dans la salle de bal pour essayer de repérer les espions en puissance. Il savait déjà qu'il y avait sans doute un espion russe et un autrichien. S'il trouvait un espion français, espagnol ou encore italien, le tour des ennemis de l'empire britannique serait complet. Il s'installa de nouveau près de Julia, l'assurant ainsi de son soutien. Devant le regard noir de son père, il posa son bras sur son épaule et lui sourit d'un air malicieux.

- Et si, comme le suggérait ma charmante fiancée, nous passions à table ? Madame Henning, votre chef passe pour l'un des meilleurs de Philadelphie. De plus, à table, nous pourrions sans nul doute prolonger cette discussion sans paraître d'avis... trop... différents.

Lorsque tous les convives furent installés, le dîner commença. Grâce à son tout nouveau statut de fiancé, William se trouvait en fort bonne position, entre Julia et la femme d'un important notable de la ville. Celle-ci, fort timide, lui répondait par monosyllabes chaque fois qu'il essayait de lui faire la conversation. Objectif qu'il abandonna rapidement pour se



consacrer à deux buts principaux. Premièrement, déterminer parmi les invités du dîner lesquels pouvaient être catégorisés comme espions probables. Ensuite, songea William, il pourrait se dédier à sa charmante fiancée. En effet, la chasse aux espions pouvait être longue et fastidieuse. De plus, un souper ne permettait pas vraiment de jouer le jeu subtil de l'espionnage. Quoique. Si William arrivait à tirer son épingle du jeu avec adresse, il pourrait sans problème jouer avec les mots et identifier quelques espions, certains ne brillant pas par leur intelligence ni leur perspicacité.

Il se pencha vers Julia et lui demanda, dans ce qui pouvait passer pour un geste amoureux, si elle voulait jouer à un petit jeu avec lui.

- Mon jeu est fort simple, ma chère. Je l'ai appelé «Trouver l'espion». Les règles sont simples. À cette table se trouvent quelques espions. Le jeu consiste à les trouver. Si cela peut vous aider, je vous donnerai des indices, chuchota-t-il, rieur. Cela nous aidera à passer le temps, termina-t-il, les yeux brillants.

- Y a-t-il vraiment des espions à la réception de mon oncle ! s'exclama imperceptiblement Julia, l'air ravie. Mais, continua-t-elle dépitée, je connais la majorité des invités ici présents. Par exemple, cela ne peut être le révérend Chandler. C'est lui qui a marié mes parents, il est plus vieux que notre pays et sourd comme pot ! Il est tellement anti-anglais... À chaque sermon, on a droit à ses souvenirs de l'Indépendance. Cela commence à être lassant au bout de deux ou trois mois. Et par exemple, votre voisine, Mme Eils, a peur de son ombre, et ne dit jamais rien. À moins que ce ne soit des couvertures, et qu'ils fassent semblant d'être ce qu'ils paraissent, s'interrogea-t-elle en dévisageant la pauvre voisine de William, confuse d'être la proie d'une telle attention de Julia et de son fiancé.

- J'ai créé un monstre, pouffa William en saisissant la main de Julia pour attirer son attention sur le serveur qui lui présentait une soupière odorante. Ma Julia, tout n'est pas aussi compliqué. Remarquez plutôt la nationalité, ou encore le comportement suspect de certains convives. Par exemple, regardez l'homme quatre places à droite de votre père. Il ne verse dans son verre que le contenu de sa propre flasque. Apparemment, c'est un liquide clair. Je doute sincèrement que ce soit de l'eau. Je pencherais plutôt pour de l'eau-de-vie, ou de la vodka. D'ailleurs, cet homme me paraît commencer à être complètement ivre. Julia, avez-vous remarqué que la soupe n'est pas assez salée ? Regardez bien notre suspect. Sa voisine lui passe la salière. Il ne la prend pas. Dépitée par ce manque de courtoisie, celle-ci la pose brusquement sur la table. Et que fait notre suspect ? Il prend la salière. C'est une superstition russe. On doit poser le sel sur la table, ne pas le prendre directement. Nous avons devant nous un russe. Cependant, il a été présenté comme américain, de Boston. Je crois qu'on peut le cataloguer comme espion russe, conclut-il, triomphant.

Riant de l'air éberlué de sa pseudo fiancée, William plongea sa cuillère dans sa soupe, désormais froide et toujours pas assez salée, en songeant que peu lui importait, tant qu'il pouvait faire sourire Julia.

Celle-ci, ayant terminé, profita de l'occasion pour observer à la dérobée son fiancé. Il se dépêchait de finir sa soupe, l'air concentré. Il était si beau, pensa Julia. Exactement le fiancé qu'elle aurait voulu. Il ne la prenait pas pour une potiche, ou encore une simple ménagère, tel que le faisait Hiram Fletcher. De plus, lorsque William la regardait, il avait un éclat dans les yeux, qui le rendait encore plus séduisant. Et surtout, il n'avait pas l'air concupiscent de certains des prétendants de Julia. Ses cheveux châtain, un peu ébouriffés, lui donnaient envie de passer sa main dans sa chevelure pour la discipliner, en un geste d'épouse, réalisa Julia un peu confuse. Elle se prit à souhaiter que William fût réellement son fiancé. Il finit au moment précis où le serveur se présenta pour prendre son assiette à soupe. Lui jetant alors un regard bref, il remarqua que sa serviette avait glissé à terre. Il se pencha pour la ramasser et, d'un geste furtif, caressa son épaule en lui rendant son bien.



Cependant, ce geste fut perçu par plusieurs autres personnes. Parmi celles-ci le père de Julia, qui était complètement décontenancé par l'attitude de sa fille, et par son futur gendre. Il s'était renseigné auprès de ses voisines et voisins et William était honorablement connu. Enfin, sa famille l'était. Par contre, on savait peu de choses sur lui en particulier. Il était comte de Lansfield, et un associé du mari de sa voisine. Celle-ci le connaissait depuis plusieurs années, et assurait que c'était un homme d'honneur, le gendre idéal. D'ailleurs, lui avait-elle confié, si elle avait eu des filles, et non pas que des garçons, elle l'aurait voulu comme gendre elle-même.

Une autre personne observait William et Julia, essayant de percer le secret de leurs fiançailles. Il n'avait jamais entendu de telles rumeurs en ville et se demandait bien ce qu'un Anglais, aussi secret que Sheffield, pouvait avoir à annoncer ses fiançailles aussi précipitamment. De deux choses l'une. Soit il y avait urgence, la fille était enceinte, ou bien encore compromise, cela arrivait tout le temps et aurait très bien pu être le cas étant donné l'air séduisant de Sheffield. Cependant, c'était aussi improbable, vu que l'anglais était arrivé moins de trois jours auparavant et n'avait pas eu de contact avec Miss Anderson avant ce soir. Ou alors Sheffield n'était pas ce qu'il paraissait, et sa présence ce soir, avec la nièce de leur hôte, servait un but précis, secret. L'espion sourit, tout en plaisantant avec sa voisine, une petite dinde inintéressante. Serait-il en présence du célèbre Titus, l'ombre sans visage ?

Au bout de la table, Hiram Fletcher soupira en remarquant l'air amoureux des deux fiancés. Tout ce temps à courtiser Julia Anderson et à bien se faire voir de son père. Tout ce temps perdu. Julia aurait été une épouse parfaite, une fois qu'elle aurait eu compris la place d'une femme dans la société, idée qu'il lui aurait inculquée avec vigueur. De plus, sa dot, et les relations de son père, auraient été fort utiles. L'idée de la compromettre pour l'obliger à l'épouser le séduisit, mais un coup d'œil sur son redoutable fiancé le dissuada et il se tourna vers sa voisine, célibataire. Après tout, n'importe qui avec une dot convenable ferait l'affaire.

Un convive éleva alors la voix, s'attirant l'attention de toute la tablée. C'était un marchand vénitien, vantant les charmes de sa cité. Le signore Finelli était fort dévoué à Venise, à la fois sur le plan financier –c'était l'un des plus riches marchands de Venise, et sur le plan politique, tout le monde sachant qu'il était le représentant secret du Doge. Julia l'écouta attentivement décrire les canaux formant des rues, la magnificence du carnaval. Elle se pencha vers William et lui demanda s'il avait déjà été à Venise.

- Oui, pendant le carnaval justement. Le port de masques est fort pratique pour conduire des affaires en toute discrétion. D'ailleurs, j'y ai négocié incognito avec le signore Finelli. C'est sans doute le Doge qui l'a envoyé aux Etats-Unis pour avoir un rapport sur la situation, avant que Napoléon Bonaparte n'envahisse l'Italie. Seulement, maintenant que les soldats français sont aux portes de Venise, le signore Finelli ne peut plus rentrer dans sa ville. Mais vous savez Julia, je ne passe pas ma vie à m'introduire dans des bureaux pour chercher des papiers appartenant à mon pays. Il m'arrive de rester au coin du feu, dans mon propre salon, avec un verre de brandy à la main. Et j'aimerais beaucoup que ces moments de tranquillité deviennent plus fréquents. Je suis fatigué de parcourir le monde. De devoir guetter les dangers. De ne pouvoir avoir confiance en quiconque. C'est un de mes rêves, fort simple il est vrai, mais difficile à réaliser. Et vous Julia, quels sont vos rêves ?

- Hum...commença-t-elle. Le premier vient de se réaliser. Hiram Fletcher n'est plus une menace. Après avoir été rejeté publiquement, il ne voudra plus de moi comme épouse. Mais j'ai d'autres rêves. Je rêve de voyager, de sortir de Philadelphie, de voir d'autres pays. Je rêve, et ne riez pas William, de fonder une famille. De trouver un homme qui m'accepte comme je suis. Les défauts avec les qualités. Ne souriez pas, William, sachez que votre «fiancée» a quelques défauts prohibitifs. J'ai tendance à parler sans réfléchir. Je suis très impulsive. J'adore cuisiner, broder, mais je n'ai pas la patience de faire un exercice très



féminin, soit la correspondance. J'écris très mal et demander des nouvelles à des gens auxquels il n'arrive jamais rien de passionnant me démoralise. Par contre, j'aime lire les lettres de mon frère qui est dans la marine marchande. Matthew est capitaine d'un superbe vaisseau, le *Pourquoi pas*. Il décrit des endroits tellement merveilleux ! Des endroits où je ne puis aller qu'en rêve, ou par procuration. En fait, je ne lis pas vraiment ce qu'il faudrait que je lise. J'aime les livres que mon frère a laissés ici. Par exemple, j'ai beaucoup aimé *Utopie* de Thomas Moore. Le révérend a failli me surprendre à lire ce livre. Heureusement que je lui ai substitué à temps mon missel. Mais vous voyez bien que je finirai vieille fille, ou mal mariée. Il y aura toujours un Hiram Fletcher pour vouloir ma dot. Faudra-t-il que je me convertisse au catholicisme pour entrer au couvent ? soupira-t-elle.

William resta silencieux, cependant il saisit la main de Julia et la garda dans la sienne, caressant sa paume de son pouce. Il porta la main de Julia à ses lèvres et y posa un baiser brûlant.

- Ne changez jamais Julia. Vous êtes une perle. Je ne comprends pas les hommes qui ne voient en vous qu'une dot, ou bien veulent faire de vous une ménagère. Votre intelligence fait de vous une compagne parfaite. Voyez, nul ne s'étonne de nos fiançailles.

- Ce ne sont que de fausses fiançailles, le coupa Julia, les larmes aux yeux. Vous avez beau jeu de me complimenter. Vous allez partir, et me laisser toute seule ici, où je serai la proie de rapaces tels Fletcher et cie.

Elle se leva, le laissant pantois, et s'en alla vers le salon des dames pour se calmer les nerfs, malmener un ou deux coussins en s'imaginant que c'était Hiram Fletcher -après tout, tout était de sa faute- et l'autre William -pourquoi ressemblait-il tant à l'homme de ses rêves ?

Elle entra dans le salon, suivie de près par son amie Victoria, qui avait remarqué son trouble. Julia s'assit brutalement dans un fauteuil et, posant les mains sur les accoudoirs, les serra si fort que ses phalanges blanchirent. Pâle de colère, elle regarda Victoria qui la contemplait d'un air inquiet.

- Pourquoi les hommes sont tous des imbéciles ? demanda Julia à son amie éberluée. Ton frère a l'indélicatesse de tomber malade. Comme s'il l'avait fait exprès pour m'embêter. Hiram Fletcher est un puritain que j'exècre, on dirait que c'est une pénitence perpétuelle que de supporter sa compagnie. Il me hérissé. Argghhhh ! Quant à William, c'est peut-être quelqu'un de brillant, mais il n'a aucune empathie quand il le faut ! Je l'aime, Vicky. Je ne sais pas pourquoi, ni comment cela s'est passé. Il me fait rire, il m'écoute. Il me fait sentir comme je ne me suis jamais sentie. Je suis heureuse. Mais il n'est pas mon fiancé. Il va repartir et cela me brise le cœur. D'ailleurs je lui ai fait du chantage pour qu'il joue le rôle de mon fiancé. Pourquoi ne m'a-t-il pas simplement assommée et cachée dans un placard pour atteindre son but ? Il n'y aurait que ma tête qui aurait souffert et pas mon cœur. Maintenant j'ai ces papiers, si importants pour lui qu'il a accepté de jouer la comédie. Lorsque je les lui rendrai, il continuera sa vie et moi je resterai toute seule, je danserai à ton mariage, enfin, si quelqu'un à suffisamment pitié de moi, ce dont je doute, car toi tu te marieras. Je suis sûre que même cette chipie de Cornélia Van Thorn sera mariée avant moi. Je suis tellement malheureuse, éclata Julia en sanglots rageurs, se blottissant dans son fauteuil, puis se levant pour donner un coup de pied contre le mur.

- Calme toi Julia, lui enjoignit fermement Victoria. Je crois que tout cela est un simple malentendu. J'ai vu comme William te regardait ce soir. Il sourit quand tu ne le regardes pas, il te dévore des yeux. Je l'ai même vu subtiliser ton carnet de bal pour y réserver toutes tes danses. Écoute, calme toi, refais toi une beauté, je vais aller le chercher. Vous vous expliquerez tous les deux en tête à tête. Tout va aller pour le mieux, tu verras.



Pendant que Julia se calmait, Victoria retourna dans la salle à manger et constata que les convives s'étaient levés, rejoignant la salle de bal. Cherchant William, elle le trouva en compagnie de son supposé - futur - beau-père, le colonel Anderson.

- Pardonnez-moi colonel, débuta Victoria.

- Ma chère petite, je suis en train de cuisiner ce jeune homme. Si vous avez quelque chose à lui dire, cela attendra que j'aie fini, malgré tout le respect que je vous dois. Bref, vous vous êtes disputés avec ma fille, mon petit ? interrogea le colonel Anderson.

- Ce n'est qu'une querelle d'amoureux, rétorqua William, furieux de l'intrusion du père de Julia dans leur vie privée. Et encore, je ne sais même pas ce qui a pris Julia. Un moment, tout allait bien, et le suivant, elle partait en furie vers le salon des dames. Je ne comprends rien aux femmes, soupira William. Et je ne suis pas petit, rétorqua-t-il du haut de son mètre quatre-vingt-cinq.

- Bienvenu au club des incompris ! C'était toujours comme cela avec mon épouse, gloussa Anderson. Et Julia a rapidement pris le relais. Bon, j'espère que ce n'est qu'une humeur de ma fille.

- Au fait, reprit William, je veux vous dire que je compte épouser Julia. Samedi en huit, cela vous va ?

- Quoi ! explosa son interlocuteur. Maintenant que vous êtes fiancés, évidemment que je m'attends à ce que vous épousiez ma fille. Samedi ? éclata de nouveau le colonel. Elle est enceinte ou quoi ?

- Euh, non, répondit William en levant un sourcil perplexe. C'est juste que je ne vois pas l'intérêt de perdre du temps dans de longues fiançailles. Vous devriez avoir plus de confiance en Julia, vous savez.

- Ce n'est pas en elle que je n'ai pas confiance, c'est en vous. Et sachez que Julia ne se mariera pas sans la présence de son frère Matt, qui doit revenir dans environ deux mois.

- J'ai vraiment autre chose à faire que d'entendre deux hommes décider du destin de ma meilleure amie alors qu'elle est absente, s'écria Victoria, l'air décidé. William, Julia vous attend dans le salon des dames. Si vous voulez vraiment l'épouser, vous avez intérêt à être convaincant, lança t-elle en partant.

William, vaguement inquiet de la réaction de Julia à l'annonce qu'il voulait véritablement l'épouser, se mit à la recherche de sa fiancée en devenir. Il dut ouvrir quelques portes, dont un certain nombre de placards, avant de trouver le salon des dames. Il entra, s'attendant presque à recevoir une brosse à cheveux sur la tête, mais ce qu'il découvrit l'affola. Julia était étendue sur le sol, inconsciente. Il se précipita vers elle et la ranima rapidement.

- Julia, ma chérie, comment ça va ? bredouilla-t-il, que vous est-il arrivé ?

- Hum, Will ? On m'a cognée... par derrière. Euh... je crois que l'on m'a volé les papiers que je vous avais confisqués. Je suis un peu confuse. Ma tête tourne. Que faites-vous là ? Vous êtes venu reprendre vos papiers ? Je ne les ai plus.

- Il va falloir que je retrouve ces papiers, mais Julia, commença William, mal à l'aise. En fait, j'étais venu pour vous. Voilà. Euh, j'ai discuté avec votre père et je lui ai annoncé que je voulais vous épouser. J'ai proposé samedi, mais il préfère attendre que votre frère soit là. Ma chérie, qu'en pensez-vous ? Euh, j'aurais peut-être dû vous en parler avant, dit-il rapidement, voyant que Julia paraissait furieuse.



- En effet, il me semble que je suis la première concernée, avant mon père en tout cas ! Je me demande si je dois accepter cet ultimatum. Mais d'ailleurs, je n'ai rien à accepter. Vous ne m'avez rien demandé ! s'écria Julia, récupérant promptement de son choc à la tête.

- Bien, en ce cas je vous le demande. Julia, ma chérie, accepteriez-vous de m'épouser et de faire de moi un homme comblé ? Je vous promets que ma bibliothèque vous sera grande ouverte, que vous verrez toutes les merveilles de ce monde, et plus encore, toutes celles que je puis vous offrir, déclara-t-il en l'embrassant. Je vous promets que je ne vous cantonnerai jamais au rôle d'épouse soumise, de ménagère servile que vous abhorrez. Je préfère vivre dans la poussière avec vous que dans une maison étincelante de propreté sans vous. Je l'ai déjà vécu et je vous préfère mille fois. Dites oui, Julia, je vous en prie, murmura William.

- Oui, répondit dans un sourire Julia. Oui, je veux vous épouser. Mais quant à vivre dans une maison poussiéreuse, on verra plus tard !

William, ravi, se releva, soutenant sa désormais réelle fiancée. Il allait retrouver ces papiers, tout de suite, flanquer une raclée à l'imbécile qui avait osé frapper la femme qu'il aimait, et ensuite attendre avec impatience le jour de ses noces. Pas que le jour d'ailleurs, la nuit également.

- Mon cœur, je vais aller chercher les papiers. Vous, vous allez dans la salle de bal et vous restez en compagnie de votre père, bien visible. C'est entendu ? Je ne veux pas qu'on puisse vous faire du mal à nouveau.

Sur ces paroles, il accompagna gentiment Julia dans la salle brillamment éclairée et la laissa en compagnie de son père et de son amie, partant en chasse. L'espion russe ne pouvait être en cause. Il était effondré sur sa chaise, dans la salle à manger, complètement ivre mort. Ses ronflements étaient audibles depuis le milieu du repas. Il restait donc comme possibilité l'espion autrichien qu'il avait surpris plus tôt, le signore Finelli ne se serait jamais abaissé à frapper une jeune demoiselle sans défense, au pire, il l'aurait empoisonnée, de manière plus subtile en tout cas.

William sortit sur la terrasse, attiré par un bruit de lutte. Il entendit un juron, germanique sans aucun doute possible. Se rapprochant, tout en faisant attention à ne pas être vu, il observa attentivement la scène devant lui. L'espion autrichien se battait contre un jeune homme qu'il ne connaissait pas du tout. Celui-ci assomma son adversaire et se pencha pour le fouiller. Ayant trouvé ce qu'il cherchait, les fameux papiers, comme par hasard, il se redressa. Se détournant du corps qu'il pensait inanimé, le jeune homme rangea les papiers, sans s'apercevoir que son adversaire avait sorti un couteau et s'apprêtait à le poignarder. Le sang de William ne fit qu'un tour et il s'élança pour exécuter l'autrichien. Dans le branle-bas de combat silencieux qui s'en suivit, William réussit à éviter le coup mortel de son opposant et l'ayant occis sans état d'âme, priva ainsi le monde d'un tueur sans scrupule, qui avait failli tuer sa bien aimée. Essuyant la lame du couteau sur un mouchoir, il se tourna alors vers l'homme dont il venait de sauver la vie.

- Dois-je vous combattre pour avoir ces satanés papiers ? demanda-t-il, fatigué de courir après ces malheureux documents.

- Non, rétorqua avec un sourire son interlocuteur. Vous venez de me sauver la vie. Je ne peux pas vous attaquer, cela serait contre l'honneur. Je vais vous les remettre. Ils sont à vous, mon cher, lui dit-il en les lui tendant.

Le jeune homme se pencha vers le jardin et siffla. Un homme accourut et, sur un signe de son patron, enleva le corps de l'autrichien. Le jeune homme saisit alors l'épaule de William et, le guidant vers l'intérieur, lui dit nonchalamment :

- Aimez-vous Racine, cet auteur français ? Personnellement, je trouve que c'est un excellent dramaturge. Il y a une pièce que j'aime particulièrement. Je trouve d'ailleurs qu'elle



s'applique fort bien dans le cas présent. «*Eh bien Titus, que fais tu là ? Bérénice t'attend*», cita-t-il.

Sur ces mots, l'espion français abandonna William complètement abasourdi, passa devant Julia en la saluant, à sa grande incompréhension, d'un «Bérénice» respectueux. Celle-ci, rejoignant son fiancé, le regarda d'un air surpris.

- Il sait tout, lui dit d'un air ahuri William. Il sait que je suis Titus. Mais c'est moi qui ai les papiers.

- Tout va pour le mieux, lui assura alors Julia. Monsieur mon fiancé, voulez-vous me faire danser ? demanda-t-elle en lui tendant la main.

- Mon cœur, j'ai réservé toutes vos danses, rit légèrement William. Le prochain quadrille est pour nous, l'assura-t-il en la conduisant sur la piste de danse.

Alors que s'élevaient les premières notes de musique, les danseurs se mirent en place. Sur la piste, il n'y avait que des espions. Ce bal, évènement phare de la vie de Philadelphie, avait également eu un impact, quoique moins publicisé, sur la politique mondiale.

En voyant sa fille évoluer en souriant dans les bras de l'homme qu'elle avait choisi, le colonel Anderson se félicita d'avoir forcé la main au destin. Et soupira à l'idée qu'il lui restait encore un fils à marier.

Victoria songea que l'amour était une émotion fort soudaine et se demanda si elle devrait recourir au même stratagème pour trouver une âme sœur.

L'espion français, tout en tournant élégamment, se demanda comment garder l'identité de Titus secrète à son supérieur, pour pouvoir protéger un adversaire qu'il avait appris à respecter et avec lequel il aimait se battre.

Et du fond de son lit, James Gaynes, le frère de Victoria et l'un des meilleurs amis de Julia et de Matthew, se félicita d'avoir échappé à l'une des soirées ennuyeuses de la vie mondaine de Philadelphie. Tout y était tellement prévisible !

FIN

